

s'intéressa à Chaucer. Par contre, sur le Haut Moyen Age, il partageait les vues d'Arthur Quiller Couch. Il refusait toute clarté, toute beauté à la littérature d'avant la Conquête normande. Ce parti pris, explicable aux alentours de la première guerre mondiale, éclate dans les chapitres de son Histoire de la littérature anglaise (Hachette, 1924).

Cette Histoire de Legouis et de Cazamian fut la Lanson de l'angliciste. Seul le Roman de la Rose, faisant suivre l'idéalisme de Guillaume de Lorris du réalisme agressif de Jean de Meun offre un diptyque aussi contrasté. Dans la première partie Legouis accueille son lecteur avec bonhomie et lui enseigne patiemment l'ensemble et les détails; dans la seconde partie, Cazamian suppose le terrain connu, le survole de haut, en donne une interprétation abstraite. Ici le philosophisme de Carlyle, là le sourire de Chaucer.

L'avènement de René Huchon à la Sorbonne, en 1912, marqua celui de la science néo-grammairienne. Mieux d'Huchon, Legouis était trop subjectif, trop littéraire, et Huchon ne regretta pas de voir Legouis s'éloigner du Moyen Age et reprendre "les sentiers de la Renaissance". Passer du lumineux Legouis au méticuleux Huchon, c'est quitter l'Arcadie pour un de ces paysages du Nord décrits par l'âpre poète réaliste George Crabbe auquel Huchon consacra sa thèse principale (1906). Si Legouis a, par un antigermanisme excessif, rejeté dans les brumes et les ténèbres la littérature vieil-anglaise, Huchon, lui, semble avoir été comme fasciné par les néo-grammairiens d'outre Rhin. Dans son Histoire de la langue anglaise (2 volumes, 1923, 1930) il reproche très injustement aux moines du Xe siècle d'avoir, par leur ascétisme, affaibli la sève de l'Angleterre saxonne : on pourrait retourner le reproche contre Huchon. Par son atomisme desséchant, Huchon a, malgré lui, justifié par avance les critiques dont on accablera, au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'enseignement philologique traditionnel. J'interprète la fin tragique de René Huchon comme une allégorie. Le déferlement des Allemands à travers la France en 1940 l'a épouvanté. Il s'est imaginé poursuivi, englouti par eux. Il se jeta dans un puits. Je ne sais qui décida, en 1942, de la réédition de son Histoire de la langue anglaise, mais cet acte de piété, reproduisant l'ouvrage tel quel, ignorant l'oeuvre de Saussure, l'ouvrage de Benveniste sur Les origines de la formation des noms en indo-européen (1935), celui de Fourquet sur L'ordre des éléments de la phrase en germanique ancien (Belles Lettres, 1938), accentuait le retard de la philologie anglaise en France.

Le successeur d'Huchon à la Sorbonne fut Emile Pons.³ Il fut mon premier patron de thèse. Je me souviens de lui comme d'une synthèse des

André Crépin - Leçon inaugurale à la Sorbonne, le 19 janvier 1984 :

POURQUOI EN FRANCE, AUJOURD'HUI, DES ETUDES D'ANGLAIS MEDIEVAL ?

La leçon inaugurale est un rite obligatoire au Collège de France. La Sorbonne, elle, ne l'exige pas de ses professeurs, probablement parce qu'elle les sait disposés par vocation à expliciter leur but et leur méthode tout au long de leurs cours ou bien parce qu'elle se fie à la pérennité des disciplines. Dans ce dernier cas elle aurait tort. Robert de Sorbon constaterait aujourd'hui la disparition de la discipline pour laquelle il avait fondé sa maison : la théologie ! Et je sens ma propre discipline menacée. Les réformes de l'enseignement supérieur mettent l'accent sur la finalité professionnelle. Est-il alors légitime dans la France de 1984 d'étudier et d'enseigner les parlars et les faits, les idées et les lettres de l'Angleterre d'avant l'entrée en scène de l'Amérique ? Je me propose d'assembler quelques éléments de réponse. Je souhaite aussi, par cette leçon exceptionnelle, remercier mes collègues de Paris qui m'accueillent et ceux de Picardie, mes compagnons de longue date. J'aimerais souligner la dette de l'enseignement de l'anglais médiéval envers mon prédécesseur Marguerite-Marie Dubois.

Leslie Stephen, au début de ce siècle, saluait parmi les meilleurs critiques des lettres anglaises trois Français : Beljame, Jusserand et Legouis.¹ Alexandre Beljame fut le premier professeur d'anglais à la Sorbonne, chargé de cours en 1881, titulaire en 1901. Il reste le seul angliciste à y avoir son portrait, en double exemplaire - un buste et un médaillon.² Jean-Jacques Jusserand échappa à mon propos d'aujourd'hui. Il fit une carrière diplomatique, et fut notre ambassadeur à Washington pendant la première guerre mondiale. Sa nièce épousa le professeur Louis Cazamian. Emile Legouis succéda à Beljame en 1904. Beljame et Legouis, Legouis et Cazamian : ces associations dynastiques symbolisent l'étroitesse de la collaboration et la continuité des fonctions. Sur les trois grands retenus par Leslie Stephen, deux, Jusserand et Legouis, furent d'éminents médiévistes.

Legouis, par son génie et grâce à la réforme de 1902 qui élargissait l'étude des langues modernes, fut pour l'anglais ce qu'Andler fut pour l'allemand et Hauvette pour l'italien. Legouis étudia et traduisit les poètes anglais en poète. Il partageait l'esprit cultivé et tolérant de Chaucer, qu'il fit connaître en vérité aux Français. Dès la préparation de sa thèse secondaire de doctorat, à travers Spenser il est vrai, Legouis

personnages vertueux du petit monde qu'était en train d'inventer son contemporain J.R.R. Tolkien : il travaillait avec l'ardeur d'un main des montagnes de son enfance, avait été aussi bon cavalier que le plus rapide des elfes, et se montrait aussi délicieusement étourdi qu'un hobbit. Cazamian dirigea sa thèse principale, à Legouis il dédia sa thèse secondaire La science, comme la mode, connaît des engouements et des séries. Au début du siècle, on étudiait la jeunesse d'un auteur, réservant à plus tard ou à jamais l'épanouissement et le déclin. Ainsi Legouis avait étudié La jeunesse de Wordsworth, ainsi Pons étudia Swift jusqu'à son Conte du Tonneau. De même sa thèse secondaire, Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne, s'insérait dans la série déclanchée par le travail de Daniel Mornet sur Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre (1907). Le cours de philologie anglaise de Pons a paru ronéoté, il a fourni des éléments à l'Hisbire de la langue anglaise André Tellier (Colin, 1962). Pons a donné une édition et traduction de Sire Gauvain et le Chevalier Vert, chez Aubier, dans la Bibliothèque de philologie germanique que venait de fonder Mossé en collaboration avec Jolivet. A sa retraite il revint à Swift, mais il ne fut pas opposer ses travaux sur Swift et ses études de médiéviste. Un même amour gourmand des mots anime les uns et les autres. Les termes de vénérie de Sir Gawain et les langues imaginées par Swift excitent notre chercheur. Comme Tolkien il a la passion des langues inventées, celle des Lilliputiens de Swift, le vocabulaire des habitants de l'Utopie de Thomas More, les jargons de Panurge (qu'il déchiffra pour l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1930).

Pons n'eut pas de successeur immédiat à la Sorbonne. Mossé, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes dès 1926, s'était vu refuser la succession d'Huchon et avait été élu au Collège de France (1949). Huchon, le critique des moines du Xe siècle, s'était donné une sainte médiatrice en même temps qu'une disciple en imposant à la jeune Marguerite-Marie Dubois une thèse sur le moine Aelfric. Docteur en 1942, M.-M. Dubois avait secondé Pons, mais pour des raisons familiales elle avait refusé le cursus traditionnel de l'agrégation et de la nomination en province. Elle continua ses cours à Paris mais d'autres cours furent confiés à Jean Fourquet, professeur de philologie germanique et collègue de Pons à Strasbourg puis à la Sorbonne et à Antoine Culioli, ^{maître de conférences à Nancy} docteur depuis 1960 avec une thèse principale modeste-ment ou plutôt superbement intitulée Contribution à l'étude du subjonctif en anglais ancien.

Des quatre maîtres que je me reconnais, un seul fut à strictement parler professeur à la Sorbonne. Jean Fourquet dirigea un temps ma thèse, il reste pour moi un modèle. Il a renouvelé les études linguistiques

dans le domaine germanique. Une grande partie de son oeuvre est une magnifique défense et illustration de la philologie - art et science mis au service de l'oeuvre littéraire et débouchant sur l'approfondissement de l'identité culturelle. 4 Il n'a jamais privilégié ses recherches aux dépens de son enseignement, mais a conformé celui-ci à ses découvertes et contribué à l'amélioration des programmes scolaires et universitaires.

Une oeuvre, une carrière, une vie de rigueur sans faille ni fanfreluche. Je dois beaucoup à son ami Fernand Mossé,⁵ dont les manuels des langues germaniques anciennes continuent à rendre de grands services. J'ai eu le privilège, hélas bref mais décisif, de suivre son cours des Hautes Etudes. Le cours m'enthousiasma par son ampleur (Mossé se mouvait sans difficulté à travers tous les peuples et dialectes germaniques), sa modernité (Mossé nous faisait part des recherches de Magoun sur la technique formulaire), sa clarté : un maître attentif à ne pas humilier le savoir, l'intelligence, la sensibilité de ses auditeurs. Comment la mort, à-t-elle pu enlever un maître à la jeunesse intacte ? Après Pons, après Fourquet j'eus pour patron, ultime, Culioli, à peine plus âgé que moi. Culioli, qui a peu publié, exerce, comme vous le savez, une immense influence sur la linguistique en France. Sa vocation et sa chaire de linguistique générale à Paris VII l'ont quelque peu éloigné du champ particulier de l'anglais ancien. Je lui dois, avec beaucoup d'autres collègues, les impératifs cartésiens suivants : faire table rase initialement du commentaire des autres; reprendre soi-même la collecte, l'inventaire de toutes les données; les organiser et réorganiser sans se laisser en s'aidant d'une formalisation suggérée par l'observation même. Quatrième de mes atouts: l'enseignement de Jean Hubert à l'Ecole des Chartes. Jean Hubert, dans la solitude des pionniers, a réussi, par sa rigueur et sa patience, à redonner à la France son patrimoine architectural et sculptural du Haut Moyen Age. Ces quatre maîtres n'ont cessé de me rappeler qu'en tout domaine il faut voir, comparer, évaluer, "bricoler" dirait-on après Lévi-Strauss, et ne cesser de poser, nuancer, remplacer les systèmes de rapports.

La Sorbonne finit par reconnaître en droit la succession de fait. Marguerite-Marie Dubois devint titulaire officielle de la chaire de Pons. Parmi les nombreux mérites que tous reconnaissent à M.-M. Dubois j'en soulignerai trois. Le premier fut de maintenir contre vents et marées l'enseignement de l'anglais ancien, sans nier ce que les critiques d'une certaine philologie, pétrie de mémorisation plus que de réflexion, avaient de constructif. En 1969 elle fut rejointe en ce combat par Jean Robert Simon. 6 Bien que nommé à une chaire de linguistique de l'anglais moderne, Simon avait une vocation de médiéviste. Il fonda l'Association des Médiévis-

tes Anglistes de l'Enseignement Supérieur. M.-M. Dubois n'en accepta que la vice-présidence, à cause de sa mauvaise santé, surtout à cause de sa modestie. Simon publia les deux derniers volumes de la Bibliothèque de philologie germanique. Son édition et traduction de The Kingis Quair, attribué à Jacques Ier d'Ecosse, comporta une étude graphématique extrêmement poussée. Sa traduction de Troïle et Crisède ne vit malheureusement pas le jour. Le volume de texte et de notes. La mort emporta Simon en 1974.

Le second mérite de M.-M. Dubois est l'abondance et la variété de ses travaux. Ceux-ci vont du Haut Moyen Age au XVe siècle, thèses sur Cynewulf et sur Aelfric (Droz, 1942), biographie de saint Colomban (Alsatia, 1950), vie imaginaire de Sidroc le Viking (Larousse, 1951), présentation et traduction de Malory (Aubier, 1948). M.-M. Dubois a publié le seul panorama depuis Legouis de La littérature anglaise du Moyen Age (500-1500) (PUF, 1962), et, probablement influencée par le chef-d'oeuvre d'Ernst Curtius, elle a pris soin de ne pas y omettre la littérature anglaise d'expression latine. Simon, son collègue de linguistique moderne, s'intéressait au Moyen Age; elle-même a fourni d'utiles instruments pour l'étude de l'anglais contemporain. En collaboration avec l'américaniste Charles Cestre elle a rédigé une grammaire (Larousse, 1949) dont la richesse d'information peut encore servir à condition de distinguer époques et registres. Avec des collaborateurs anglophones elle a publié des dictionnaires bilingues (Pocket Book, 1955; Larousse, 1960).

Reste le troisième élément, coeur et couronne de la personnalité, de l'oeuvre de M.-M. Dubois : sa foi chrétienne. Sa foi lui permet de surmonter une douloureuse maladie digestive chronique. Sa foi rayonne en générosité et en amitié. Quelle délicatesse exprime son article d'Etudes Anglaises, évoquant son amitié avec l'incroyant Charles Cestre! Quelle somme d'expérience dans sa Sixième heure (Alsatia, 1953)! de confidences, confidence : de mutuelle confiance et de sagesse dans son livre sur les Généralités en conflit (Editions du Chalet, 1963) ! Erudite, enseignante, formatrice, M.-M. Dubois n'a jamais perdu de vue la finalité de la vie : le bonheur vrai, que, nous Chrétiens, nous appelons béatitude.

A la question de savoir à quoi servent les études d'anglais médiéval s'offrent trois réponses : à rien, à tout, à quelque chose de spécifique.

La première réponse, que l'anglais médiéval ne sert à rien, est la plus forte puisqu'elle désarme l'adversaire en retournant contre lui ses propres armes. Il est essentiel que l'homme, à tous les âges de sa vie mais notamment aux périodes où il forme son esprit, conserve une gratuité de pensée et d'action. Sans le loisir actif que les Anciens

réservaient à l'aristocratie et que nos démocraties devraient mettre en tête de leurs programmes éducatifs et culturels, sans cet otium point de liberté. L'homme est, sinon, totalement englué dans le negotium, le business. Il devient l'esclave de sa tâche, robot de sa machine. Il est donc essentiel de rappeler aux étudiants qui cherchent, non sans raison, une filière leur assurant un avenir matériel confortable que l'argent contribue au bonheur, mais qu'il y contribue seulement. Les vraies joies dépendent peu de l'argent. Je me rappelle les propos de Céline rapportés naguère par L'Express. Céline regrettait l'utilitarisme de notre époque et posait la question : qui de nos jours apprend encore la broderie, qui apprend le vieil-anglais ? Je trouve la remarque à la fois juste et contestable. Juste car il faut à l'homme, comme je viens de le rappeler, un certain décalage, un certain jeu par rapport aux affaires et nécessités quotidiennes mais contestable en ce que le vieil-anglais apporte plus que la broderie - même anglaise.

Le Moyen Age apparaît de plus en plus comme une terre fabuleuse et nourricière. Au moment où la civilisation industrielle occidentale achève de conquérir la terre entière, que les camions sillonnent le Toit du Monde et que le Paris-Rouen de 1894 est remplacé par le Paris-Dakar, l'imagination et la science, n'ayant plus à découvrir de culture vierge sur notre planète, délaissent l'espace pour le temps, elles explorent les siècles passés. L'archéologie et la muséographie ont dépeuplé les fibules et les casques. Les monuments retrouvent une blancheur, sinon originelle, du moins rajeunissante. Le grand public savoure les reconstructions, ou les fictions. Les plus curieux, les plus courageux étudient grimoires et grammaires, cartes et chartes.

Voilà un auditoire, vaste ou restreint, qui a toute ma sympathie, car il vient, poussé, non par l'appât de l'argent, de la rentabilité, mais par goût, par soif de rêves et, beaucoup plus souvent que nous, professionnels, ne le croyons, par désir de discipliner son esprit. Le désir de connaître mieux n'anéantit pas en effet le branle de l'imagination. L'évasion se renforce de travail.

L'Angleterre médiévale offre un champ particulièrement propice. Elle est au carrefour de plusieurs cultures et traditions dont on n'épuisera jamais les richesses ni les secrets. Un bel exemple est le coffret jadis acheté par l'un de nos collègues de Clermont-Ferrand, puis passé entre les mains de l'érudite Franks qui le donna au British Museum. Ses cinq panneaux d'ivoire de baleine racontent des épisodes du forgeron de la mythologie scandinave, Weland, montrent Romulus et Remus près de leur louve, la prise de Jérusalem par Titus, et juxtaposent une scène de l'histoire de Weland avec l'Adoration des Mages - le tout précisée par des

inscriptions en runes. S'agit-il d'un assemblage arbitraire de récits? J'y verrais plutôt une allusion aux trois "matières" de l'Histoire du monde : germanique, classique et chrétienne. Et dans la juxtaposition de Weiland accompagné probablement de Beaduhild qu'il a violée et de la Vierge à l'Enfant, "sedes sapientiae", je verrais une opposition entre la violence du monde ignorant le vrai Dieu et la paix de la rédemption. L'usage du coffret lui-même reste inconnu mais pourrait être indiqué par référence au passage de saint Mathieu (2/11). Les Mages "virent l'enfant avec Marie sa mère, et, tombant à genoux, se prosternèrent devant lui; puis, ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe". Le coffret de Franks unit ainsi les cultures, l'histoire du monde et la Révélation du salut, l'écriture et la représentation figurée, l'objet et la signification. Ce n'est point du tout la barbarie que nous trouvons au cœur du Haut Moyen Age : c'est une invitation à méditer sur le sens de l'Histoire et sur le mystère de l'homme.

Nous voici fort éloignés de notre première réponse à la question à quoi servent les études d'anglais médiéval? Nous suggérons : à rien, or voici que nous sommes amenés à répondre : à l'essentiel.

Il est un autre sens dans lequel ces études paraissent servir à tout. L'examen d'états de langues ou de types de cultures à la fois étranges et familiers non seulement nourrit l'esprit mais il l'entraîne et le dispose à s'attaquer à d'autres études qui, elles, seront d'application plus actuelle et plus pratique. Le domaine anglais médiéval est un terrain idéal pour la gymnastique de l'esprit. Je prendrai seulement deux exemples, l'un de linguistique, l'autre de littérature.

Le vieil-anglais offre un champ bien délimité, mais varié. Tous les textes sont connus et, pour une très grande part, bien édités. L'équipe du Dictionnaire de vieil-anglais, à Toronto, a mis en mémoire d'ordinateur et sous forme de microfiches à la disposition des chercheurs toutes les occurrences de tous les lexèmes. Le corpus poétique qui a survécu aux accidents matériels et aux destructions humaines ne dépasse guère la trentaine de milliers de vers. Les textes en prose forment des massifs étroitement circonscrits : traduction d'Alfred, homélies d'Aelfric, etc. Ces dimensions restreintes ne nuisent ni à la diversité des problèmes, ni à l'étendue des enquêtes car les textes sont de dates, de dialectes, de genres multiples. Graphie, phonologie, morphosyntaxe ont systématiquement de susciter de nombreux travaux importants, où l'apport français n'est pas négligeable. Seul le domaine du lexique, exploité à Toronto, commenté à Munich, semble délaissé par les Français. Le domaine vieil-anglais convient à l'enseignement aussi bien qu'à la recherche. L'étudiant y rencontre les problèmes fondamentaux de la linguistique : rapports

365
de la graphie et de la prosodie, mouvement dialectique entre le caractère syn-
thétique de l'emploi d'affixes et la tendance analytique par structures
périphrastiques, changements phonétiques combinatoires ou spécifiques,
articulation du discours, formation des mots... Il peut s'initier, chemin
faisant, aux approches proposées par néo-grammairiens, guillaumiens,
fonctionnalistes, transformationnalistes ou générativistes, etc. etc. Le

cadre n'est pas étouffant. L'étude linguistique du vieil-anglais est
éminemment contrastive - avec les états antérieurs (proto-indo-européen)
ou ultérieurs (moyen anglais, anglais moderne, anglais contemporain),
avec des langues apparentées étroitement (scandinave, allemand) ou lointaine-
ment (français).

Les mêmes avantages se retrouvent dans le domaine littéraire. Prenons
une autre époque, prenons Chaucer. Ses oeuvres complètes ont d'amples
dimensions mais restent accessibles dans un unique volume de moins de
mille pages (édition F.N. Robinson, 1957). Oeuvre uniformément écrite
en anglais - en une variété peut-être plus facile à prononcer et à comprendre
aujourd'hui pour un francophone que pour un anglophone - mais oeuvre
qui proclame comme celle de notre La Fontaine "variété, c'est ma devise".

Elle vaut en elle-même et par elle-même. Elle peut être étudiée à part,
tout comme un conte détaché des Canterbury Tales peut être lu et savouré
isolément. Ce conte gagne cependant à être replacé dans l'ensemble des
Tales, le pèlerin qui le dit parmi les autres pèlerins. De même les caracté-
ristiques de Chaucer prennent davantage de relief si l'on examine comment
Chaucer adapte, anglicise ses importations du continent.

Je n'insisterai pas davantage sur les joies et le profit que chercheurs
et étudiants peuvent trouver dans les études d'anglais médiéval. Mon
enthousiasme et mon argumentation répèteraient en effet le discours de
nos collègues de latin et de grec. Des études sans application immédiate
se révèlent fécondes en assouplissant, en élargissant les habitudes mentales.

Plus modestement peut-être mais non moins gravement, j'affirme que
les études d'anglais médiéval aujourd'hui ont une finalité particulière,
elles servent à former des anglicistes dignes de ce nom. La dimension
historique est nécessaire à la compréhension de l'homme d'aujourd'hui,
elle est indispensable à sa liberté. C'est, me semble-t-il, la vocation
que s'est donnée l'Université de Paris IV-Sorbonne, de sauvegarder et
promouvoir cette connaissance, cette liberté, cette humanité. Les études
d'anglais médiéval sont nécessaires et devraient apparaître explicitement
dans les trois options actuelles de l'agrégation d'anglais : littérature,
civilisation, linguistique.

Dans le domaine littéraire, le Moyen Age anglais occupe une place
considérable, par sa production très diverse et par l'influence qu'il
n'a cessé d'irradier. Le poème de Beowulf est le poème héroïque le plus

366 ancien, de cette ampleur, qui nous soit conservé dans une langue européenne autre que le grec et le latin. Son manuscrit est antérieur à celui de notre Chanson de Roland. Les balbutiements romans des Serments de Strasbourg sont près de deux siècles postérieurs à la naissance de la poésie chrétienne en anglais. Ancienneté - et diversité des textes vieil-anglais : poèmes héroïques, religieux, didactiques, lyriques; prose historique, narrative, juridique, scientifique. Je n'essaierai pas de résumer le demi-millénaire de littérature moyen-anglaise, si passionnante pour un francophone puisqu'il y retrouve traductions, adaptations, parallèles des traditions continentales. Le qualificatif de "grant translateur" adressé par Eustache Deschamps à Chaucer peut s'appliquer à Malory, et à beaucoup d'autres auteurs. La littérature moyen-anglaise ne saurait être que de la littérature comparée (quant à la force d'inspiration due aux différentes lectures des oeuvres médiévales) et à la variété, il suffit d'interroger sur Chaucer : Spenser, Dryden, Blake, Matthew Arnold. La postérité de Malory ne se compte plus, elle peuple tous les genres et tous les médias. Mes propos trouvent une splendide illustration dans le King Arthur de Purcell sur livret de Dryden que nous offrent ces 26 et 31 janvier l'orchestre et le choeurs de la Sorbonne dirigés par notre collègue Jacques Grimbert. Faire commencer la littérature anglaise à la Renaissance est une mutilation contre laquelle s'élève le sentiment général, du grand public comme des spécialistes.

La civilisation témoigne d'une égale importance, d'une égale présence du Moyen Age. L'Angleterre mère du parlementarisme, n'a cessé d'en explorer les origines anglo-saxonnes. Ce fut un mythe au sens sorélien, qui anima au XVII^e siècle les adversaires de l'absolutisme royal; ce fut une source d'inspiration pour Thomas Jefferson; ce fut un élément de la germanophilie de William Stubbs. Quand nous parlons d'Etats-Généraux, nous songeons à 1789; quand un Anglais évoque le Parlement, il le voit en style gothique. Un angliciste peut-il ignorer la signification du bateau-tombeur de Sutton Hoo, le récit de la Tapisserie de Bayeux, le rôle des châteaux, monastères et cathédrales, les causes, modalités et conséquences de la Guerre de Cent Ans ou de celle des Deux Roses ? Peut-il comprendre Shakespeare sans les vieilles chroniques? Eliot ou Joyce en ignorant légendes et hagiographie ?

[voir p. 370] ^{en linguistique} La dichotomie opérée par Saussure entre diachronie et synchronie ↓ Jean Fourquet a montré maintes fois la voie "vers un renouvellement de l'étude du germanique" en appliquant aux problèmes de diachronie la méthode suggérée par Saussure en synchronie, fondée sur la notion de système. Fourquet a élevé contre le postulat romantique de la supériorité du passé sur le présent, mais aussi contre le préjugé inverse de considérer l'étude d'états de langue anciens comme une activité "muséale" futile. L'étude du fonctionnement des variétés actuelles d'une langue

nous aide à reconstruire son évolution. La connaissance de celle-ci éclaire à son tour les déséquilibres et tendances du ou des systèmes.

Jean Robert Simon commençait ainsi la circulaire préluant à la fondation de l'Association des Médiévistes Anglicistes : "Pourquoi la lettre o se prononce-t-elle différemment dans les verbes do et go? Pourquoi can ne prend-il pas d's à la troisième personne du singulier? Pourquoi l'infinifit d'un verbe anglais est-il généralement précédé de to? - A ces innocentes questions que posent chaque année d'innombrables élèves de sixième combien de maîtres peuvent-ils actuellement répondre?" Le scandale, ajouterai-je, demeure. Je le constate avec d'autant plus de tristesse que je siége au jury de l'option linguistique de l'agrégation d'anglais. Certes, les lecteurs de la Grammaire linguistique de nos collègues Adamczewski et Delmas (Colin, 1982) savent justifier le to devant l'infinifit d'un point de vue synchronique; cette grammaire ^{fautes} amorce quelques pistes diachroniques. Les reçus premiers de l'option linguistique ne sont pas censés connaître les antécédents. Ils ne sauraient probablement pas répondre aux deux autres questions de Simon, concernant la phonétique et la morphologie. Sauraient-ils identifier la langue de Beowulf comme étant de l'anglais? Dater celle de Chaucer? Situer génétiquement l'anglais par rapport à l'espagnol?

Que l'on ne prétende pas que les enseignants qualifiés nécessaires à l'enseignement de l'histoire de la langue anglaise sont trop peu nombreux ou tous groupés dans les universités parisiennes. Ils sont nombreux et dispersés. Leurs travaux font autorité. Au moment où le ministère invite les enseignants du Supérieur à imaginer de nouveaux programmes, au moment où les plus hautes autorités insistent sur le rôle éducateur et libérateur de l'histoire, je propose que les études d'anglais médiéval figurent dans le cursus des anglicistes, obligatoirement dans celui des futurs enseignants d'anglais.

o

Au terme de cette évocation de quelques raisons qui justifient l'étude de la langue et de la culture anglaise médiévale, je me permettrai de prolonger la perspective en esquissant l'esprit et le programme de mes cours.

Les émeutes étudiantes de 1968 nous ont rappelé l'étymologie et la définition de l'Université : communauté (universitas) unissant maîtres ^{et} ^{enseignants} et étudiants. Je souhaite que cette communauté soit aujourd'hui aussi réelle qu'elle le fut au Moyen Age. Etudiants, collègues enseignants, administratifs, techniciens et autres, nous formons une seule et même équipe. Je demande à mes étudiants de coopérer étroitement : un cours n'est pas du tout un exercice solitaire.

Une valeur aujourd'hui menacée est celle du respect. J'invite au respect mutuel : respect entre enseignant et étudiants, respect entre collègues, respect entre étudiants. respect envers la fraîcheur du présent, "le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui", mais respect égal envers le passé dont nos enquêtes remuent les pensées, les paroles et les écrits, les ossements. Nous n'avons pas le droit de mépriser ces ancêtres que la mort livre sans défense entre nos mains. Nous n'avons pas le droit de leur faire dire ce que nous, nous voulions. Ils sont nos parents, nous existons grâce à eux. Sois remercié, Sadate, d'avoir rendu au repos de leur pyramide le corps des pharaons, et laissé une simple réplique dans les musées sans respect!

Je n'invite pas au fétichisme. Le respect doit se combiner avec la connaissance la plus directe. Chercher, enseigner le vrai exige le contact du réel. Il faut recourir aux textes originaux, aux fac-similés des manuscrits qui montrent le sentiment linguistique, pour le moins graphique, de ceux qui les ont écrits, et leurs principes d'agencement. La distance entre un manuscrit et son édition moderne provoque souvent un choc salutaire. Les lecteurs de Shakespeare seraient pareillement surpris en recourant au quarto ou au folio de leur pièce. Le vieil-anglais et certains dialectes moyen-anglais, par exemple celui de Sir Gawain and the Green Knight, pourtant contemporain du dialecte de Chaucer, diffèrent trop de l'anglais d'aujourd'hui pour permettre à l'étudiant de se passer de traduction. Que l'étudiant prenne conscience de la distance qui sépare une traduction d'une autre. Il comprendra la difficulté d'inter-prêter. Autant je condamne le mépris, autant j'encourage une saine méfiance. Il faut, si possible, se rendre compte soi-même.

J'aimerais signaler ici l'exemple qu'offrent nos collègues de Cambridge dans le domaine anglais médiéval. Peter Clemons a rassemblé autour de sa publication annuelle Anglo-Saxon England une équipe de spécialistes en vieil-anglais, celtique, scandinave, latin, histoire, etc. Par un recours décapant aux documents de base, Clemons et son équipe dressent ou redessinent la carte des siècles dits obscurs - obscurs par nos préjugés. Son collègue Derek Brewer déploie avec une souriante aisance une triple activité : Master of Emmanuel College et l'un des principaux maîtres d'œuvre de l'Université, patron d'une maison d'éditions savantes ou autrement introuvables, maître internationalement reconnu des études sur Chaucer, fin connaisseur de Malory, historien des idées. L'exemple et l'amitié de Derek Brewer et de Peter Clemons inspireront mes entreprises, d'autant que leurs principes de rigueur et d'interpénétration des disciplines sont ceux-là mêmes, chers Collègues de la Sorbonne, qui président à vos centres, notamment à votre Département d'Études médiévales.

Le contact direct et vrai avec les éléments étudiés implique la nécessité de la participation active des étudiants que je prônais il y a un instant. Je viens de passer une demi-douzaine de leçons à examiner les faisceaux de correspondances qui fondent la Loi de Grimm. Il aurait été plus rapide d'énoncer la loi, d'en donner quelques illustrations. Je préfère inviter les étudiants à manipuler les éléments, à en trouver d'autres, à avancer des hypothèses, à élever des objections. Nous nous apprenons beaucoup mutuellement. Cette méthode, me direz-vous, peut convenir à la linguistique, qui est une science, mais la littérature, qui est l'art de la réalisation unique? La critique moderne, en "déconstruisant" les œuvres, n'a fait que remettre en honneur le principe médiéval de la jouissance esthétique, surtout sensible à l'habileté des auteurs dans leur application des procédés rhétoriques et dans leurs réemplois - sources d'allusions ou effets parodiques. La poésie vieil-anglaise, par exemple, est un jeu de formules, de motifs et de thèmes, dont l'entrelacement et la variation supposent d'être reconnus par l'auditeur ou le lecteur. Et un demi-millénaire plus tard, dans une technique fort différente, la poésie de Chaucer fait du lecteur un complice par son jeu d'échos, de demi-silences, de parodies. Les œuvres médiévales sont œuvres collectives en ce sens que, même signées d'un seul nom, elles cristallisent de multiple et riches traditions. Elles sont collectives aussi en ce qu'elles se présentent à l'écoute et à l'appréciation d'un groupe. Je pense qu'après la récitation de la vengeance d'Hengest chez Finn ou du tragique mariage d'Ingeld, les compagnons de Hrothgar et ceux d'Hygelac échangeaient leurs impressions sur l'art du récitant à présenter ces histoires connues de tous. J'imagine aussi que l'élégant public qu'un manuscrit de Cambridge nous dépeint assemblé autour de la chaire du poète disant les poignantes amours de Troïle pour Criseïde devait manifester ses réactions, comme nous au théâtre ou au concert et, à la pause, multiplier les commentaires. Un cours de littérature médiévale doit encourager une telle attitude. Points de vue, références, gloses doivent jaillir et enrichir le texte. Il n'y a de vraie lecture et jouissance d'œuvre médiévale que collective.

Voilà, Mesdames et Messieurs, chers collègues, étudiants, amis, les réflexions que je souhaitais soumettre à votre sagacité en inaugurant la série de mes cours. Mes propos risquent de vous avoir endormis comme ceux du moine des Contes de Cantorbéry, ou d'avoir tintinnabulé orgueilleusement à vos oreilles comme les grelots de samonture. Permettez-moi de les achever sur la même note d'humilité que Chaucer, en sollicitant votre collaboration pour corriger mes fautes, bien involontaires, et en priant Dieu de nous accorder à tous un jugement miséricordieux.

- (1) Deux numéros d'Études Anglaises ont rendu hommage à Emile Legouis (1861-1937) : 2e année n° III (juillet-septembre 1938) - articles de L. Cazamian, R. Huchon, F. Delattre, E. de Selincourt, etc.; XIVe année, n° 4 (octobre-décembre 1961).
- (2) Bonnerot, Jean, La Sorbonne, son rôle, son oeuvre à travers les siècles, Paris : Presses Universitaires de France, 1927.
- (3) Sur Emile Pons (1885-1964) : Dom Blaise Pons, O.S.B. "Souvenir sur mon père", EA XVIII, 1 (janvier-mars 1965), 1-4; une photographie de Pons orne la couverture d'EA XXII, 2 (avril-juin 1969). Notice de Charles-Edmond Perrin dans le Bulletin de l'Association des Anciens Elèves de l'École Normale Supérieure, 1965, 51-5.
- (4) Les articles de Fourquet ont été rassemblés par D. Buschinger et J.-P. Vernon, Jean Fourquet : recueil d'études, Paris : Champion, 1979, 2 volumes.
- (5) Sur Fernand Mossé (1892-1956) : notice par J. Vendryès dans Mélanges de linguistique et de philologie. Fernand Mossé - In Memoriam, Paris : Didier, 1959, 11-15. Mossé fut remplacé au Collège de France par le germaniste Robert Minder. A la mort de celui-ci, en 1980, la chaire de langues germaniques disparut.
- (6) Sur Jean Robert Simon : Cahier J.R. Simon, Publication de l'Association des Anglicistes Médiévistes de l'Enseignement Supérieur n° 2, 1975. On y trouvera, p. 131, la liste des publications de Simon et le texte de sa lettre préluant à la fondation de l'Association. Les statuts de celle-ci ont paru dans EA XXIII, 4 (octobre-décembre 1970), 461-2.
- (7) La mère de Céline a tenu une boutique de "modes et lingerie" (J.-P. Dauphin et J. Boudillet, Album Céline, Paris : Gallimard, 1977, p.15).
- (8) Dans une lettre adressée à tous les fidèles, le pape Urbain IV exalte les mérites de l'Université de Paris et emploie pour la première fois l'expression "universitas magistrorum et scholarium Parisiensium" (22 juin 1262). - Exposition "La vie universitaire parisienne au XIIIe siècle", chapelle de la Sorbonne, 1974, n° 46.

Passage à rétablir p. 366 :

a été exacerbée par beaucoup. Les grands linguistes se sont efforcés d'étudier les rapports entre diachronie et synchronie. Le fonctionnaliste Martinet a consacré plusieurs ouvrages aux changements de systèmes phonologiques. Le générativiste Chomsky a suggéré que des lois diachroniques se trouvent, réinterprétées, dans l'ensemble des règles d'un état de langue.